

# Jeanne Balibar, de Barbara à Mary Shelley



**Théâtre** Égérie du cinéma d'auteur et actrice qui pense et repense les planches, la comédienne joue à Vidy dans la dernière création de Jean-François Peyret, «La fabrique des monstres». Rencontre.

Lucas Vuilleumier

«**J**ouer la comédie? C'est un métier bizarre où la docilité consiste à être désobéissant», confie une Jeanne Balibar heureuse de pouvoir enfin distinguer le lac depuis le Théâtre de Vidy, après que la grisaille a enserré Lausanne. Elle y est arrivée avant les fêtes pour y fomenter «La fabrique des monstres» avec Jean-François Peyret, un spectacle s'articulant autour d'une œuvre génialement désarticulée: «Frankenstein», le chef-d'œuvre de Mary Shelley, dans lequel ce très jeune génie, pas encore 20 ans à la parution du livre, cristallise les futurs enjeux d'une science qui vient de comprendre que la nature n'est pas faite de quatre éléments, mais d'atomes. La bombe devient donc possible, ainsi donc que la destruction totale d'un monde désormais décomposable et recomposable, à l'image de la conception que le metteur en scène français a du théâtre, ce qui convient plutôt à Jeanne Balibar: «Ce que Jean-François Peyret attend de ses acteurs, c'est qu'ils proposent énormément de choses à partir d'un chaos, d'un magma de matériaux.»

**Bleu de travail chic**

Dans son pull en laine Kitsuné que laisse entrevoir sa combinaison de jean, Jeanne Balibar, figure hype d'œuvres exigeantes (tant au cinéma qu'au théâtre), s'apprête à répéter avec force trouvailles et réflexions. Ce très chic bleu de travail qu'elle porte, comme un rappel ironique à ses origines de gauche (papa philosophe et marxiste), est surtout l'habit d'une comédienne jamais

effrayée par l'idée, très française, de remettre l'ouvrage sur le métier quand il s'agit de monter un spectacle. À peine sortie des sept projets qu'elle a enchaînés avec son conjoint Frank Castorf, directeur de la Volksbühne depuis la chute du mur de Berlin et récemment remplacé, Jeanne Balibar s'amuse d'avoir touché, avec la troupe allemande, à une tout autre idée de la représentation théâtrale. «Ces acteurs étaient très doués et invariablement durs. On voit que des dictatures sont passées par-là. En France, les gens qui ont un don portent toujours une certaine forme de douceur», remarque-t-elle avant de se rappeler encore que le public, à Berlin, avait quelque chose de plus indocile et de plus curieux qu'à Paris. Point d'orgue de la collaboration avec la troupe de Castorf: l'adaptation du «Roman de Monsieur Molière», de Boulgakov, qui laissa un souvenir explosif au public d'Avignon l'été passé. Jeanne Balibar, parfaitement bilingue, jouait à nouveau en allemand. «Chez moi, c'était une tradition. La famille de mon grand-père ayant été exterminée à Auschwitz, ce dernier a voulu, afin qu'il soit possible de croire à nouveau en l'homme, que ses enfants se réconcilient avec ce qu'il y a eu de beau dans l'histoire allemande», raconte une Jeanne Balibar mise au contact de la culture et de la pensée germaniques dès son plus jeune âge. Pas étonnant qu'elle soit devenue l'actrice intellectuelle qu'on connaît, elle que son métier de comédienne a arrachée à son agrégation d'histoire.

**Comédie-Française**

C'est qu'elle a brûlé les étapes. Après un trimestre passé au Conservatoire, la Comédie-Française l'engage mais le souvenir est amer. Malgré des rencontres marquantes

avec d'illustres collègues (Catherine Hiégel, Jean-Yves Dubois, Christine Fersen ou Eric Ruf, son amoureux de l'époque), ces derniers sont plutôt «un agrégat d'acteurs rentrés là à des moments différents, et qui ne poursuivent pas des idées artistiques communes», déplore Jeanne Balibar en dénonçant également la misogynie rencontrée au Français. «Mais ça n'est pas propre à la Comédie-Française. Ce phénomène se vit dans tous les lieux de création de spectacles.» Qu'à cela ne tienne, Jeanne Balibar devient une égérie du cinéma d'auteur (Rivette, Desplechin, Ruiz, Honoré), regrettant toutefois ses refus d'en aborder la branche populaire. «J'ai eu la bêtise de décliner les scénarios de «La bûche» ou de «Jet-Set», parce que j'avais peur d'entrer dans un contexte cinématographique qui n'était pas adoubé par la tribu sociologique dont je suis issue.» En lieu et place de ces regrets, on se rappellera donc les chefs-d'œuvre auxquels Jeanne Balibar a pris part, notamment l'un des plus beaux films de Jacques Rivette, «Va savoir», où elle interprète une actrice de retour à Paris pour y jouer du Pirandello. Une errance amoureuse entre les rues et les toits qui fixe pour toujours son image mouvante et insaisissable.

**Jamais entrée dans Barbara**

Sa dernière apparition à l'écran, c'est sous les traits de Barbara et l'œil de Mathieu Amalric, père de ses deux fils et fidèle compagnon de route artistique. Sélectionné pour faire l'ouverture de la section «Un certain regard» à Cannes, cet antibiopie n'est pas l'occasion d'une incarnation à l'américaine de la Chanteuse de minuit, mais un brillant succédané, la recherche d'un réalisateur et d'une comédienne qui font là un collage d'images et d'émotions. «Je ne suis pas entrée dans ce rôle parce que je pense que le théâtre et le cinéma sont des arts de l'instant, et qu'il faut moins jouer avec des buts fixés d'avance plutôt qu'avec la réalité de l'instant, la réalité de soi sur le plateau.» Interrogée sur la lourde charge émotionnelle des chansons de Barbara, Jeanne Balibar, qui s'y est essayée au piano en préparant le film, fait un constat clair: «Impossible de chanter ses chansons autrement que comme Lucky Luke. C'est-à-dire en tirant

De g. à dr.:  
Joël Maillard,  
Victor Lenoble  
et Jeanne Balibar.  
Allongé par terre:  
Jacques Bonnafé.

Mathilda Olmi

plus vite que son ombre. Il faut devancer la douleur, ne pas lui laisser le temps de s'installer. Sinon on ne peut plus, on est submergé par la peine.»

**Changer l'état du monde**

Et si on questionne Jeanne Balibar sur les voix émergentes du théâtre, en lui soufflant le nom de Vincent Macaigne, qui enchaîne les succès à Avignon et Vidy, justement, elle n'est pas certaine de marcher dans la combine et réaffirme, malgré elle, son désir d'œuvres nuancées: «Je vois, dans les propositions de ce garçon, avec qui j'ai joué, quelque chose de monolithique qui évite les contradictions, les conflits et les mises en perspective que j'aime à voir sur un plateau de théâtre. Les provocateurs ont toujours été un peu réactionnaires. Et la provocation, c'est comme le théâtre de boulevard ou le cabaret bourgeois, c'est quelque chose qui ne changera rien à l'état du monde.» Le spectacle de Jean-François Peyret, pour qui elle a déjà joué il y a dix ans, a plus de chances, selon Jeanne Balibar, d'éviter les écueils d'une «époque réductrice où on est sorti de la dialectique. Une époque où on ne comprend pas que réfléchir demande de faire se déployer les choses sous plusieurs facettes.» Aux côtés de son compatriote Jacques Bonnafé et de deux jeunes artistes, l'auteur et acteur lausannois Joël Maillard et le français Victor Lenoble, de L'IRMAR (Institut des recherches menant à rien), Jeanne Balibar va donc remonter les ramifications mentales de Mary Shelley, dont le Frankenstein nous apparaît, rétrospectivement, comme le symptôme artistique d'un début de XIXe siècle sur le point d'être marqué par les grandes découvertes de la science. «Frankenstein apparaît aussi au moment de la naissance du capitalisme dans sa manière d'être la plus monstrueuse, la plus dévoratrice d'hommes et de santé mentale. Cette œuvre étrange prend sa source dans l'avènement d'une science moderne qui devient dangereusement puissante.» ●

**À voir**

«La fabrique des monstres», mise en scène de Jean-François Peyret, salle Charles Apothéloz, Théâtre de Vidy, Lausanne. Du 23 janvier au 4 février

**«J'ai eu la bêtise de décliner les scénarios de «La bûche» ou de «Jet-set», parce que j'avais peur d'entrer dans un contexte cinématographique qui n'était pas adoubé par la tribu sociologique dont je suis issue»**

Jeanne Balibar,  
comédienne